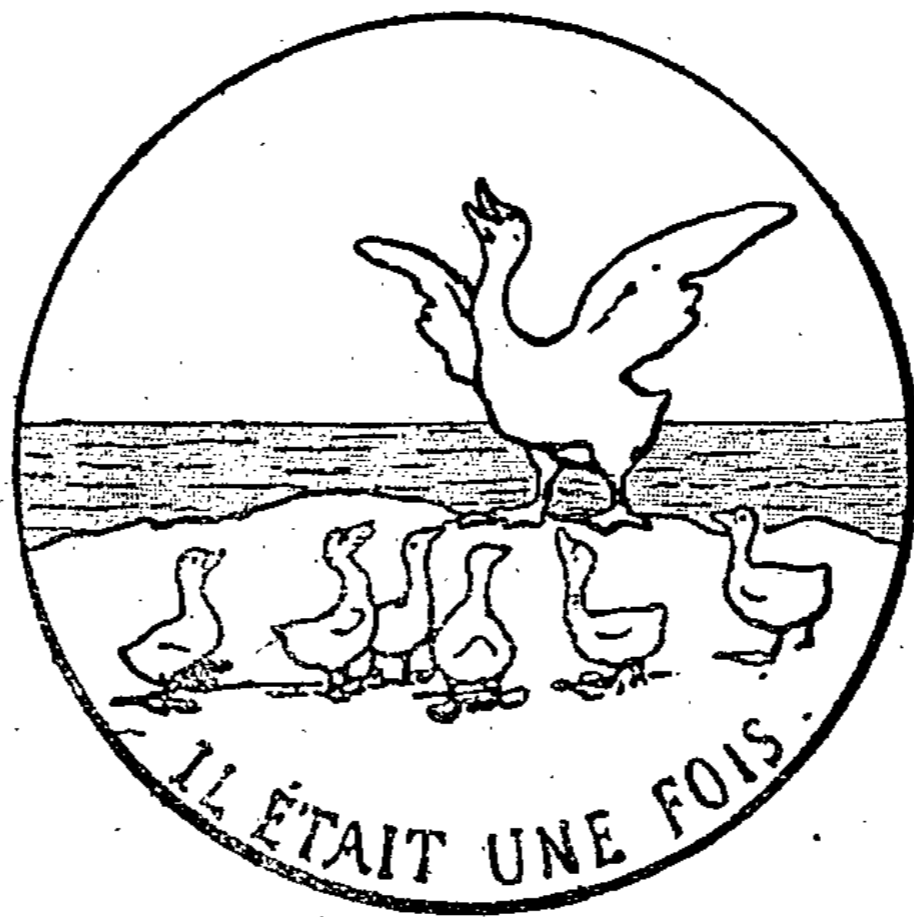


SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE
DES
TRADITIONS POPULAIRES

RECUEIL MENSUEL DE MYTHOLOGIE
LITTÉRATURE ORALE, ETHNOGRAPHIE TRADITIONNELLE
ET ART POPULAIRE



~~TOME XXVIII~~ — ^{30^e}~~28^e~~ ANNÉE

PARIS

EMILE LECHEVALIER
16, rue de Savoie

ERNEST LEROUX
28, rue Bonaparte

LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINNE
E. GUILMOTO
6, rue de Mézières et rue Madame, 26

1915

LXXXIX

LES PLUMES DE PIGEONS

Quand on plume des pigeons, on jette les plumes au lieu de s'en servir, parce qu'on dit qu'elles sont trop chaudes et qu'elles étoufferaient les personnes qui coucheraient dessus.

(*Marie Hervé, de la Montagne, Loire-Inférieure, Avril 1902.*)

A Vertou, on dit aussi que si l'on couchait sur des plumes de pigeons, on deviendrait fou. (*M^{me} Clésio, 21 Avril 1902.*)

XC

DOMESTICATION D'ANIMAUX

Quand on a un petit chien ou un petit chat, il faut bien lui frotter les pattes avec du beurre. Cela les fait s'attacher à la maison, et l'on est sûr de les perdre jamais.

MARIE-EDMÉE VAUGEOIS

 CHANSONS POPULAIRES DE LA HAUTE-BRETAGNE

LVII

JARDIN D'AMOUR, CONSOLEZ-MOI

Jardin d'amour, consolez-moi,
Tirez mon cœur de fantaisie.

Je crois qu'il m'y faudra mourir.
Oui, c'est pour l'amour d'une fille ;
Elle est si belle et si gentille,
Elle a les yeux si gracieux :
Jamais je n'ai vu dans le monde
Fillette avoir de si doux yeux (bis)

Un jour je la considérais
 M'en revenant de la grand' messe
 Tant plus que je la regardais

.....

Mon petit cœur soupire sans cesse,
 Mon petit cœur soupire,
 Moi qui l'aimais si tendrement,
 Elle a le cœur plus dur que pierre
 En moi n'y pense aucunement (bis)

Je lui ai pourtant acheté
 Un beau mouchoir de dentelle,
 Un beau mouchoir de dentelle
 Qui est tout garni de velours,
 Elle prend, me le jette à la tête
 — Garçon, je ne veux pas de vous (bis)

— Je ne veux de vous non plus,
 Vous faites trop la demoiselle,
 Vous vous coiffez, vous vous mirez
 A la clarté de la chandelle
 Qui vous éclaire jusqu'à minuit
 Pour que vous soyez jolie fille,
 Il vous faudra pourtant mourir. (bis)

Pourquoi entretenez vous donc
 Trois cœurs d'amourette ensemble :
 L'un est fâché l'autre est jaloux,
 Moi qui ai perdu une attente.
 Ma belle, vous le savez bien.
 Que dans votre jolie personne
 Mon cœur il n'y prétend plus rien.

(Saint-Glen, Côtes-du-Nord 1881)

LVIII

LA BELLE ET SON GALANT

Adieu, ma belle,
 Je pars dimanche } bis
 Et tu ne m'as pourtant donné.)
 — Que veux-tu que je t'y donne
 Moi qui t'a déjà tant donné.

— Ah! donnez moi zune rose,
La plus belle de toutes les roses,
Celle qui fleurit au rosier.

— Rossignol du bois sauvage
Toi qui chante jour et nuit,
Veux-tu portes une lettre
A ma maîtresse sur son lit?

Qui sont ces m'chantes langues
Qui sur moi font des chansons :
— C'est ton amant, ma bergère,
Qui sur toi fait des chansons.

— Mon amant, reprit la belle, (beelle)
Je voudrais bien lui parler.

— Il est là bas dans la plaine,
Dans ce joli champ d'avoine
A faire la chasse au sanglier
Ce n'est point le sanglier qu'il chasse,
Ce sont vos amours, la belle.
Tes amours, tes amourettes
Ton joli petit cœur ingrat.

(*Saint-Glen 1879*)

LIX

LA JEUNE FILLE ET LES GALANTS

L'autre jour je fis un rêve,
Qui m'a bien réjoui :
C'est que mon père, ma mère,
Veulentme donner un mari.

Cela me ré, ré, ré,
Cela me réjouit.

C'est que mon père, ma mère,
Veulent me donner un mari,
moi qui n' m'en soucie guère,
A moins qu'i' n' soit bien genti.

Cela me ré, ré, ré,

Et moi qui n' m'en souci guère,
 A moins qu'ï' n' soit bien genti,
 Je voudrais qu' tous ces vieux hommes.
 Fussent tous en Paradis.

Cela me ré, ré, ré,

Je voudrais qu' tous ces vieux hommes.
 Fussent tous en Paradis,
 Et toutes ces vieilles bonnes femmes,
 A leur tenir compagnie.

Cela me ré, ré, ré,

Et toutes ces vieilles bonnes femmes,
 A leur tenir compagnie.
 Et toutes ces jeunes demoiselles,
 Mariées à leur plaisi' !

Cela me ré, ré, ré,

Et toutes ces jeunes demoiselles,
 Mariées à leur plaisi' !
 Quand ce n' serait que ma voisine,
 Regardez comme elle en rit,

Cela la ré, ré, ré,
 Cela la réjouirait.

*(Chanté en 1879
 par Madame Le Coz, de Loudéac)*

LX

LA FILLE DE S^t-MALO

C'est une jeune fille
 De Saint-Malo de l'Ile :
 Un jeune ramier
 Qu'a voulu l'enlever,

Son père il lui demande,
 La mère o lui demande :
 — Voudrais-tu nous quitter ?
 Pour suivre ce ramier.

— Ah ! nenni non, fit-elle.
Je ne vous quitterai,
Je ne vous quitterai
Mais je l'aurai, c' ramier.

Ramier était t'a la porte,
Qu'entendit ces paroles,
Trois petits coups frappés
Demandit à l'ouvri' !

La fille n'était point fine,
Promptement elle s'habille
La porte ve t' ouvri'
A son fidèle ami.

Il la prit par la manche
Par le poignet du bras,
La prit et l'embrassit
A cheval la'montit.

Quand elle fut sur ces landes
Qu'étaient si longues, si grandes,
— Où est donc ton logis
Que tu m'avais promis ?

— Marguerite tant belle,
Plus vite nous marcherons (*bis*)
Plus vite nous trouverons.
Quand elle y fut rendue

Rendue à la maison
N'y avait ni feu ni flambe,
Que quat' petits garçons
A genoux à pleurer.

— Marguerite tant belle,
Allume de la chandelle
Pour venir nous coucher
O ce p'tit ramier.

— Ah ! nenni non, dit elle,
De lumière n'allumerai,
J'ai regret de mon père,
J'ai regret de ma mère
De ma sœur Léouise
Qui reste à la maison.

— Tu as porté la finance,
La dentelle à la manche,
Tu ne la port'ras plus,
Ton honneur est perdu.

— J'ai porté la finance
La dentelle à la manche,
Je la porterais cor
Mon honneur je l'ai cor.

(Chanté par
Jeanne Daniel de Penguilty?
Côtes-du-Nord) 1882

LXI

LA FILLE ENLEVÉE

C'est une fille
de Saint-Malo de l'île,
Un jeune écolier
A voulu l'enlever.
— Ah ! ma fille, tu vas don' nous quitter,

— Ah ! nenni non, mon père,
Ah ! nenni non, ma mère,
Je n' vous quitterai point,
Le jeune écolier, Je l'aime et je l'aurai.

L'écolier est à la porte,
Entendit ces paroles ;
Trois petits coups frappés
Demandé z à ouvrir

La fille olle (elle) était folle,
Olle va ouvrir la porte,
La prit dans une brassée
A cheval l'a montée.

Quand olle fut sur ces landes
Qu'étaient si hautes si grandes,
La belle s' mit à pleurer,
Du regret qu'olle avait.

— J'ai regret de mon père,
J'ai regret de ma mère,
De mon petit frère que j'ai,
J'en mourrai de regret.

— Marguerite, ma petite,
Allons va nous en veni,
C'est au bourg de Guerri,
Qu'elle est notre maison
C'est au bourg de Guerri
Qu'est là notre logis.

Quand olle fut dans la chambre
N'y avait ni feu ni flambe,
N'avait ren qu' des enfants,
Des petits et des grands.

Les uns demandent du pain
Les autres de l'eau y à boire,
Les autres des rubans
Pour plaire à leurs amants.

— Marguerite, ma petite,
Allons va nous coucher
Nos beaux jours sont passés.

(Chanté par J. Lucas)
(de Saint-Glen, 1879)

LXII

L'ALOUETTE

Nous la plumerons
L'Alouette tout du long.

Nous plumerons le bec,
Le bec de l'alouette,
Nous la plumerons,
L'alouette tout du long.

Nous plumerons la tête,
La tête de l'alouette,
La tête et le bec

De l'alouette :
 Nous la plumerons
 L'alouette tout du long.

Nous plumerons le cou,
 Le cou de l'alouette,
 Le cou, la tête, le bec

De l'alouette :
 Nous la plumerons
 L'alouette tout du long.

Nous plumerons le dos,
 Le dos de l'alouette,
 Le dos, le cou, la tête et le bec

De l'alouette :
 Nous la plumerons
 L'alouette tout du long.

Nous plumerons le ventre,
 Le ventre de l'alouette
 Le ventre, le dos, le cou, la tête et le bec

De l'alouette :
 Nous la plumerons
 L'alouette tout du long.

Nous plumerons une aile,
 Une aile de l'alouette
 Une aile, le ventre, le dos
 Le cou, la tête et le bec

De l'alouette :
 Nous la plumerons
 L'alouette tout du long.

Nous plumerons l'autre aile,
 L'autre aile de l'alouette,
 L'autre aile, une aile, le ventre,
 Le dos, le cou, la tête et le bec.

De l'alouette :
 Nous la plumerons
 L'alouette tout du long.

Nous plumerons une cuisse,
 Une cuisse de l'alouette
 Une cuisse, l'autre aile, une aile
 Le ventre, le dos, le cou, la tête et le bec

De l'alouette :

Nous la plumerons
L'alouette tout du long.

Nous plumerons deux cuisses
Deux cuisses de l'alouette,
Deux cuisses, une cuisse, l'autre aile,
Une aile, le ventre, le dos,
Le cou, la tête et le bec

De l'alouette :

Nous la plumerons
L'alouette tout du long.

Nous plumerons la queue,
La queue de l'alouette,
La queue, deux cuisses, une cuisse,
L'autre aile, une aile, le ventre, le dos,
Le cou, la tête et le bec

De l'alouette :

Nous la plumerons
L'alouette tout du long(1).

(Chanté en 1881 par
Joseph André de Trebry
Côtes-du-Nord)

PAUL SÉBILLOT

LITTÉRATURE ORALE ANECDOTIQUE

XVI.

UN CURÉ PEU COMMODE

L'ABBÉ Stallone était un très brave homme aimant bien manger, et surtout, bien boire. Il se grisait réellement trop; un jour il rencontre un monsieur et sa dame, gens de la haute société. La dame lui demanda s'il était toujours ivrogne ; il lui répondit : « Oui, je suis toujours ivrogne, et toi tu es toujours... *libertine.* » Monseigneur lui retira la confession.

Un jour qu'il était gêné, que les gens dévots ne lui faisaient plus dire de messes pour leurs morts, il baissa le prix des messes

(1) Cf. t.VIII. p. 589 Une autre version recueillie à Paris par Julien Tiersot.

CHANSONS DE LA HAUTE-BRETAGNE

LXIII

CHANSON

qu'on chante en arrachant le chanvre

L'y a t'un petit bois.
 Au jardin de mon père } *bis.*

Dans ce bois-là
 Devinez ce qu'il y a ?

L'y a t'une arb'e
 La plus belle arb'e
 Qui jamais fut arb'e
 L'arb'e du bois,
 Ah ! le joli bois mesdames,
 Ah ! le jo-li petit bois.

Dans cet arb'e-là
 Devinez ce qu'il y a

L'y a t'une branche
 La plus belle branche,
 Qui jamais fut branche
 La branche de l'arb'e,
 L'arb'e du bois.
 Ah ! le jo-li bois, mesdames,
 Ah ! le jo-li petit bois.

Dans cette branche-là
 Devinez ce qu'il y a ?

L'y a t'un nid,
 Le plus beau nid,
 Qui jamais fut nid,
 La branche de l'arb'e
 L'arb'e du bois
 Ah ! le jo-li bois, mesdames,
 Ah ! le jo-li petit bois.

Dans ce nid-là
 Devinez ce qu'il y a ?

L'y a t'un œuf,
 Le plus beau n-œuf,
 Qui jamais fut n-œuf,
 Le nid de la branche

La branche de l'arb'e
 L'arb'e du bois
 Ah! le jo-li bois, mesdames,
 Ah! le jo-li petit bois.

Dans cet œuf-là
 Devinez ce qu'il y a ?

L'y a t'un oiseau,
 Le plus beau oiseau
 Qui jamais fu' oiseau
 L'oiseau de l'œuf,
 L'œuf du nid
 Le nid de la branche,
 La branche de l'arb'e,
 L'arbre du bois
 Ah! le jo-li bois, mesdames,
 Ah! le jo-li petit bois.

Dessus ce-oiseau là
 Devinez ce qu'il y a ?

L'y a d'la plume,
 La plus belle plume,
 Qui jamais fut plume,
 La plume du oiseau,
 L'oiseau de l'œuf,
 L'œuf du nid,
 Le nid de la branche,
 La branche de l'arbre :
 L'arb'e du bois
 Ah! le jo-li bois, mesdames,
 Ah! le jo-li petit bois.

De cette plume-là,
 Devinez ce que n'en fera ?

On en f'ra t'une couette,
 La plus belle couette
 Qui jamais fut couette,
 Couette de la plume,
 D'la plume du oiseau,
 L'oiseau de l'œuf,
 L'œuf du nid,
 Le nid de la branche,

La branche de l'arb'e,
 L'arb'e du bois
 Ah! le jo-li bois, mesdames,
 Ah! le jo-li petit bois.

Dans cette couette-là
 Devinez ce qui couchera ?

Couche un beau monsieur,
 Le plus beau monsieu
 Qui jamais fut monsieu,
 Monsieu su' la couette
 Couette de la plume,
 Plume du oiseau,
 Oiseau de l'œuf
 N'œuf du nid
 Nid de la branche,
 Branche de l'arb'e,
 L'arb'e du bois
 Ah! le jo-li bois, mesdames,
 Ah! le jo-li petit bois.

Dans cette couette-là
 Dévinez ce qui couchera ?

Couchera une belle dame,
 La p'us belle dame
 Dame du monsieur
 Monsieu su' la couette
 Couette de la plume
 Oiseau de l'œuf,
 N'œuf du nid,
 Nid de la branche,
 Branche de l'arb'e
 L'arb'e du bois,
 Ah! le jo-li bois, mesdames.
 Ah! le jo-li petit bois.

Pengilly, Côtes du Nord, 1882.

LXIV

LE POMMIER DOUX

Ronde

Derrière chez nous
 I'a z'un pommier doux (*bis*)
 Trois jeunes demoiselles

Sont endormies dessous,
Tra deri tra, deri tra la lère,
Traderitra deritralala.

La jeune dit à la vieille,
Ma sœur, voici le jour (*bis*)
— Ah ! non, non dit-elle,
Ce n'est point là le jour,
Tra deri tra etc...

C'est mon ami Pierre
Qui combat nuit et jour (*bis*)
Il a mes amours,
Qu'il perde ou qu'il gagne,
Il les aura toujours.

(Ercé, près Liffré, Ille-et-Vilaine).

LXV

LES ORANGES

Derrière chez mon père,
O gué, vive l'amour !
Des oranges il y a.
Vive la pipe et la tabatière,
Des oranges il y a.
Vive la pipe et le taba'.

On tira les plus mûres,
Les vertes on les laissa.

On les porti z'à vendre :
— Ah ! que portez-vous là ?

— Monsieur, sont des oranges;
— Portez-les dans ma chambre

Ma maîtresse vous les paiera. »
Dans la chambre les a portées

Elle y fut sept semaines,
Sans qu'elle s'ennuyât.

Au bout des sept semaines,
Le monsieur z'arriva.

(Ercé, près Liffré, Ille-et-Vilaine).

LXVI

LA JUSTICE DE NANTES

Dessus le pont de Nantes
Allant me promener,
J'ai rencontré ma mie
J'ai voulu l'embrasser.
La justice de Nantes
M'a rendu prisonnier.

Quand la belle apprit
Que son amant est pris,
Elle s'habille en page
En postillon joli,
A la porte du geôle
La belle se rendit

— Madame la geôlière,
Avec votre permission,
Je voudrais voir mon maître
Qui est dans la prison.

— Sur votre bonne mine
Vous pouvez y entrer;
Faites courtes paroles
Avec le prisonnier,
Car bientôt la justice
Va venir le juger.

Quand la belle fut entrée
Elle s'est mise à causer,
« Quitte tes habits, quitte,
Prends les miens promptement,
Monte sur ma cavale
Qui va comme le vent ».

Quelques instants après,
Les juges sont entrés;
Ils l'ont jugé à pendre
A pendre, à écorcher
Sur la place de Nantes,
Un beau jour de marché.

« Messieurs de la Justice,
« Vous n'avez pas raison
« De juger une fille,
« Sous l'habit d'un garçon.

— Si vous êtes une fille,
« Dites-nous votre nom.
— Je m'appelle Marguerite
« Margurite est mon nom,
« Fille d'un gentilhomme
« D'une bonne maison.

Et quand ils furent partis
Elle s'est mise à chanter
« Je me moque des juges
« De leurs bonnets carrés
« Sur ma Cavale blanche
« Mon amant s'est sauvé.

MARIE EDMÉE VAUGEOIS

LXX

LE ROSSIGNOL MESSENGER

Rosignol sauvage,
Toi qui es généreux,
Porte cette lettre
A mon jeune amoureux.

— Ton amoureux, la belle,
Je l'ai vu, ce matin,
Partir pour l'Amérique,
Peut-être il est bien loin.

Il était quarante jours de marche,
Autant de la nuit,
Au bout de cette quarantaine,
Arriva au pays.

En entrant dans cette ville,
Aperçut son aimant,
Qui faisait l'exercice,
Sous ces drapeaux vaillants.

— Dit-il, si ma brune,
Ne m'avait pas reconnu
J'aurais parti sur mer,
Jamais elle m'aurait revu.
Il m'avait dit d'attendre,

Là-bas sous l'oranger.
 L'ingrat, serait-il possible
 D'avoir fait tant de pas
 Pour un amant,
 Et ne l'avoir pas.

LXXI

LE MARIAGE

— Finissez donc, la belle,
 Le temps de vos amours,
 Je vous serai sincère,
 Tout chacun à leur tour.

Moi qui suis la cadette,
 Vous voulez m'empêcher,
 Si je suis mal à mon aise,
 A vous j'en saurais gré.

— Marie-toi donc, ma sœur,
 Puisque c'est ton idée ;
 Quand tu seras mariée
 Tu auras beau pleurer.

— Me voilà mariée ;
 Grand Dieu quel changement
 Avec mes amoureux,
 J'y vais plus à présent.

Comme j'étais chez mon père,
 De chez ma mère,
 J'allais me promener
 Personne ne m'empêchait.

J'ai mon ouvrage à faire,
 Mes enfants à soigner,
 Mon mari est à boire
 A faire le débauché.

Le soir quand il arrive
 Dîner tard à la maison,
 Comme tout à l'ordinaire
 Il faut lui tenir raison.

Le soir quand il se couche,
Il se couche en grognant,
L'enfant qui est au berceau
Se réveille en pleurant.

— Bercez, bercez, Madame,
C'est là votre métier,
C'est le métier des dames,
Quand elles sont mariées. »

Alors la pauvre mère,
Embrasse son enfant,
L'arrosant de ses larmes,
Pensant à son jeune temps.

MARIE CHEVALLIER

(Ces chansons lui ont été communiquées par Julie X., de Paimpont.)

LITTÉRATURE ORALE ANECDOTIQUE

XVI

LE CURÉ DE BEYNE



Il y a bien longtemps un curé de Beyne (Liège) possédait un chien, qui faisait le désespoir du *mârli* (sacristain), son voisin. Celui-ci, grand amateur d'horticulture, cultivait dans son jardin une plate-bande, où il avait réuni une collection de pensées, aux couleurs les plus variées et les plus chatoyantes. Tous les matins, le chien du curé, passait la haie de clôture, allait se livrer à ses ébats dans le jardin du *mârli* et choisissait précisément pour théâtre de ses exploits le massif de pensées. C'était à n'y plus tenir.

Le *mârli* ne voulant pas indisposer le curé, son supérieur, songea longtemps au moyen à employer pour mettre fin à cette situation, sans s'attirer des reproches. Enfin, il trouva un moyen. Il s'en fut donc, certain jour, trouver le curé en disant : « Monsieur le curé, un homme est arrivé, place Saint-Lambert, à Liège, et a trouvé le moyen de faire parler les chiens. Vous dites tous les jours de votre toutou, qu'il ne lui manque que la parole, voici une bonne occasion de le rendre tout à fait complet. Qu'en pensez-vous ? »

— Je voudrais bien voir celle-là ! Cependant, aujourd'hui, on voit tant de choses extraordinaires qu'on ne doit plus s'étonner de rien.